

DE PÈRE LÉGALEMENT INCONNU

FRANÇOISE CLOAREC

DE PÈRE
LÉGALEMENT
INCONNU

roman

PHÉBUS

Crédits citations :

- Sylvie Germain, *Le Monde sans vous*, 2011 © Albin Michel.
Jean Echenoz, *14*, 2012 © Les Éditions de Minuit.
Marguerite Duras, *L'Amant*, 1984 © Les Éditions de Minuit.
Pascal Quignard, *Vie secrète*, 1998 © Éditions Gallimard.
Alexis Jenni, *L'Art français de la guerre*, 2011 © Éditions Gallimard.
Pascal Quignard, *Les Désarçonnés* © Éditions Grasset & Fasquelle, 2012.
Philippe Le Guillou, *Le Chemin des livres* © Mercure de France, 2013.
Ru, Kim Thúy, 2010 © Liana Levi, Paris.
*Les Républiques en propagande. Pluralisme politique et propagande :
Entre déni et institutionnalisation – XIX^e-XXI^e siècles*, Denis Rolland, Didier
Georgakakis et Yves Déloye (coordin.), coll. «Inter-National»,
© Éditions L'Harmattan, 2006.
Dominique Rolland, *De sang mêlé*, 2006 © Éditions Elytis.
Emmanuelle Saada, *Les Enfants de la colonie*, 2007 © Éditions La Découverte.
Georges Condominas, *L'exotique est quotidien*, 1965 © Éditions Plon.
Joël Dor, «Lacan et la fonction symbolique du père»
in revue Adolescence, 1997 © GREUPP.
Mac Orlan, Marceau Verschuerenin, «Marie-Dominique»,
in Chansons pour accordéon, 1953 © EMI Music (Marconi Soc.).
Henri Kubnick, Guy Lafargue, «Les Jeune Filles de bonne famille», 1947
© Chappell Theatrales Prod. (Joubert C. Soc.).
Sigmund Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, 1987 © Payot & Rivages.

© Libella, Paris, 2014.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0990-9

À mon père, cet insoumis...

C'est la fille du colonel...

Hué, 1949

À mon avis, on a tort d'accepter comme un fait naturel le phénomène de l'amnésie infantile, de l'absence de souvenirs se rapportant aux premières années. On devrait plutôt voir dans ce fait une singulière énigme.

SIGMUND FREUD, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, «Petite Bibliothèque Payot», 1987.

La petite fille passe de bras parfumés en bras embijoutés. Chuchotements excités, bruissements de soie.

« Si, si, je vous le dis, je le sais, c'est la fille du colonel. »

L'atmosphère est chaude, lourde et mondaine. Le champagne tiède coule dans les coupes, une musique en fond, un piano au loin. Une valse.

Nappes blanches, verres en cristal, lumières recherchées. Ventilateurs.

Une femme blanche et blonde en robe noire sentant la poudre et le rouge à lèvres s'approche au plus près de l'enfant. Elle fixe ses traits, curieuse du moindre détail. Elle regarde tout, la forme et la couleur des yeux, la teinte de la peau, le dessin des lèvres, les contours du visage.

Parmi les invités, des Français de l'administration, des médecins, des infirmières, des épouses d'officiers, quelques notables annamites accompagnés de leur épouse ou de leur concubine.

Les hommes voient à peine la petite fille, trop occupés à discuter entre eux des batailles passées et à venir. Ils arborent leurs décorations, ostensiblement elles se découpent sur les uniformes.

Camille ne pense même pas à pleurer, elle regarde, elle écoute. Elle ne cherche pas sa mère, elle n'y pense pas.

Après le cocktail, un bal est prévu. Le commandant d'armes, pour fêter son départ de l'Annam, a fait venir trois musiciens de Saïgon. L'assemblée se presse dans la grande salle illuminée et moite.

Les conversations portent sur les potins de la colonie, les adultères, les intrigues. Ce sont les sujets que l'on préfère.

«Je vous le dis, c'est la fille du colonel...»

Dans une pièce sombre à l'écart de la fête, la mère de Camille, vêtue sobrement d'un *ao dai* blanc satiné, a posé sa fille sur un canapé. Elle aime l'exhiber, mais là, elle sait que cela suffit pour aujourd'hui, elle a fait son effet. Elle se penche vers elle, l'embrasse, lui dit tout bas qu'elle va revenir, de rester tranquille, elle doit retrouver son père et les invités. L'enfant entend encore les voix, les rires trop forts, la musique. Elle écoute, immobile, tendue vers les sons.

On l'a laissée là.

Aujourd'hui à Paris, c'est le parfum d'un rouge à lèvres essayé dans une parfumerie qui a convoqué la trace ancienne, éveillé la scène lointaine et endormie de cette femme fardée. Elle s'était dérobée, cachée, enfouie, égarée.

Elle entend encore le rire trop fort de l'assemblée.

Le souvenir insaisissable plane en elle, isolé dans un nuage d'oubli. S'il entretient la brûlure du manque, il semble vouloir vivre à nouveau, ne plus rester inerte. Il ouvre les archives secrètes de sa mémoire, il en déchire l'entrée.

Archives de l'armée française Paris, 2013

Faut-il nécessairement un homme pour qu'il y ait un père ?

JOËL DOR, «Lacan et la fonction symbolique du père»,
in PHILIPPE GUTTON et ANNIE BIRRAUX, *Sexualités*,
GREUPP, 1997.

Elle veut un nom, une photo, une tombe peut-être.

Depuis quarante ans, elle cherche son père. Mais, qu'est-ce qu'un père ? Si c'est une question pour tout le monde, elle est singulière pour elle.

Camille est impuissante à se rappeler ses premières années, elle a perdu ce qu'elle a été.

Les démarches entreprises jusque-là ont toujours obtenu cette réponse : Si vous n'avez pas son nom, vous n'arriverez à rien.

Décourageant.

Elle se sent orpheline de pays comme de racines.

Son père brille par son absence, une absence plus qu'obsédante. Elle veut nommer cette ombre lointaine, donner une forme à une vie fantasmatique, aller voir si ce dont elle a rêvé existe. Personne jusque-là n'a pu répondre à l'attente qu'elle a de lui. Elle a besoin de mots pour éclairer l'obscurité, les mots manquent terriblement.

Depuis toujours, elle ressasse une détresse, elle porte l'orage d'une vie, elle garde en elle des demandes qu'elle sait interdites. Elle traîne une histoire dont elle ne peut rien dire, ou si peu.

Déchirée entre le désir de savoir ses origines et l'angoisse de réveiller chez sa mère des douleurs ensevelies, elle s'impose le silence. Elle tait ses questions. Écartée d'un événement essentiel qui la concerne intimement, il lui est impossible de savoir ce qui lui appartient.

Trop de faits de son existence sont demeurés dans le néant.

Aujourd'hui, cela fait dix ans que sa mère, Thi Vien, est morte avec son secret.

Plusieurs voyages aux archives de Nantes, à celles d'Aix-en-Provence, ou encore entrepris aux archives militaires de Pau, ont été vains. À chaque tentative, elle s'est retrouvée seule avec l'enfant qu'elle a été, avec ses images inventées. Les dossiers en carton aux couleurs pâlies et aux feuilles si fines qu'elles sont devenues transparentes s'entassent sur les étagères. Elle y a lu des phrases, des histoires, des vies pathétiques. Rien pour elle, sinon ces mots, à chaque fois :

Né de père légalement inconnu, présumé français.

À chaque fois elle a entendu dans les réponses de l'administration une certaine réticence, une absence de volonté à fouiller dans ce passé, à chercher à nommer des pères qui n'ont pas reconnu leurs enfants. Ces militaires ne représentaient pas des héros aux yeux de la nation, sans doute parce qu'ils étaient volontaires ou militaires de carrière, que cette guerre était distante, peut-être trop proche encore de la Deuxième Guerre mondiale. L'administration avait sûrement le souci de les préserver, eux qui ont vécu l'horreur sans reconnaissance de la patrie, eux qui ont dû subir la honte et l'opprobre des dernières années de la colonisation et le retour des Français.

La plupart du temps, son mari et ses enfants ont suffi à Camille pour savoir qui elle était. Pas toujours. Pour eux aussi elle veut poursuivre la recherche.

Elle sait l'abîme de son passé personnel mêlé au passé de l'histoire et des colonies. C'est la piste qu'elle va prendre.

Son secret, elle le partage avec des milliers d'enfants, il est à la fois son intimité et celui d'autres. Ils sont nombreux à avoir été privés d'un père, à être minés par l'oubli, par l'effacement d'un pan de leur vie. Nombreux à ne pas se souvenir de ce qu'ils savent. Ils ont commencé leur vie par un quasi-vide. Camille essaie d'ouvrir le passé. Apprendre le nom de son père serait une manifestation d'identité, permettrait peut-être de se ressouvenir, de se remémorer l'infigurable.

Le fils de Camille lui a conseillé de s'adresser au service historique de la Défense. Elle a téléphoné, on lui a dit, comme d'habitude : « Mais, madame, sans nom, on ne peut rien. » Et puis la secrétaire a eu une idée. Elle connaît un adjudant-chef qui travaille au service des armées, elle a été frappée par sa volonté à aller voir là où personne ne va. Elle s'est renseignée, le mot « adjudant » vient du latin *adjuventum* : celui qui aide. Cela lui va parfaitement. Il lui a dit que la devise d'un régiment dans lequel il a servi était : « À me suivre, tu passes. »

Alors, après un silence, la secrétaire a ajouté :

– Venez cet après-midi, on verra ce que l'on peut faire...
Franchir le pas.

Le décorum est planté dès l'entrée de la résidence royale fortifiée du château de Vincennes. Camille emprunte l'allée centrale, se sent fragile, un peu écrasée par l'architecture. Elle passe devant la grosse tour carrée du donjon, la sainte chapelle, sans vraiment les voir. Elle franchit les remparts et les arcades qui mènent aux pavillons du roi, de la reine, face à face, qui sépare une pelouse.

Dans ce lieu mémorable, elle remonte plus loin que son enfance, elle remonte les siècles. Ici, il y a sans doute l'histoire de sa famille, mais aussi celle de la France. Passé et présent cohabitent. Camille est à côté du temps. La géographie intérieure rejoint l'héritage commun des générations qui se sont succédé.

Il fait trop chaud dehors. Le bâtiment des archives est, avec ses murs épais, à la température idéale. Accéder au pavillon du roi, dans le service historique, c'est prendre le risque de l'inconnu. Un inconnu violemment intime.

L'entrée se trouve au milieu du bâtiment. Ce service conserve depuis le XVII^e siècle les archives des armées de terre, de l'air, de la marine, et de la gendarmerie nationale. Pour atteindre la salle d'accueil scientifique des inventaires, là où sont gardés et numérotés les cahiers, les dossiers, les registres, il faut emprunter un large escalier après avoir donné son nom. Camille aperçoit sur sa droite l'impresionnante salle des Emblèmes, là où auparavant se dressait le trône royal et où siégeait le Conseil des ministres. Une roue mobile au plafond porte cent quatre-vingts drapeaux et étendards. Camille ne s'arrête pas.

L'adjudant-chef Bastillac est de permanence ce jour-là à l'accueil scientifique. Il reçoit ceux qui ne savent pas où aller, il les oriente. Un peu détective, un peu freudien sans en avoir conscience lui-même, il sait observer, il cherche au-delà de leur demande la nature de la quête de chacun.

Il voit arriver une petite femme brune. Elle est peut-être eurasienne, pense-t-il. Habillée avec soin d'un tailleur ocre, elle semble avoir la soixantaine. La salle des archives est presque vide, l'adjudant-chef est disponible. Elle s'approche de lui.

– Bonjour, madame, que puis-je pour vous ?

– Je cherche mon père biologique, dit Camille d'une voix qu'elle espère décidée.

– Oui, asseyez-vous. Qu'avez-vous comme éléments ?

Camille est presque rassurée, c'est comme d'habitude.

Elle lui tend trois bouts de phrases inscrits sur une petite feuille qu'elle tient bien serrée. Ils lui viennent de sa mère. Elle sait les informations ténues. Tous les témoins sont morts, sauf Van Han, son vieil oncle vietnamien. Il est le seul à avoir connu ce père, il y a presque soixante ans.

Sur la feuille :

Colonel de Hué

72^e génie de Terre

École de la Providence. Hué (Centre-Vietnam)

Conception octobre 1947

L'adjudant-chef estime que, si les renseignements sont bons, il peut avoir une idée. Il se lève et se dirige vers les registres. Immédiatement, il se met à parcourir les dossiers. Déjà plongé dans l'énigme, passionné par la recherche entrevue, il en oublierait sa visiteuse. Il imagine les chemins à prendre, les pages de l'histoire de l'Indochine à ouvrir. L'adjudant-chef sait enquêter, a le talent pour cela et il aime.

Brièvement, des questions s'imposent à lui : faut-il fouiller dans la vie de ce militaire ? Le faire revivre ? Qu'espérer d'un homme que l'on ne connaît pas et vraisemblablement mort ?

Camille attend longuement sur sa chaise. Elle imagine l'adjudant-chef trouver le dossier de son père, son identité, son adresse, sa photo. Elle prend peur.

Il revient finalement vers elle et lui propose de le rappeler dans quelques jours pour faire le point.

Dans l'allée avant de reprendre le métro, Camille se met à pleurer, c'est la première fois que l'on ne lui dit pas non.

Camille et sa mère

*D'abord il y a deux routes.
C'est le coût qui les rassemble.
Puis il y a trois routes.*

PASCAL QUIGNARD,
Les Désarçonnés, Grasset, 2012.

De ce jadis qui l'a fondée, sa mère ne veut rien dire. Longtemps, Camille n'a rien osé demander.

Lorsqu'elle s'est enfin aventurée à la questionner, on ne lui a pas répondu.

Les rares fois où Camille a eu le courage de poser une question, même discrète, au sujet de son père, elle a senti sa mère Thi Vien se rétracter, physiquement, psychologiquement, pour mieux se protéger. Regard fermé, corps tendu. Crispée, elle disait d'une voix un peu trop aiguë : « Je ne suis pas prête » ou « Je ne me souviens pas ».

Sa fille remarquait l'impossibilité d'aller plus loin. Thi Vien se sentait perpétuellement jugée. La honte d'évoquer cette blessure était là. Prise entre le désir de parler, de se soulager du secret, et l'angoisse de le faire, elle choisissait le silence. Secrets d'alcôve, d'origine, territoires interdits, précieux et dangereux.

Camille se dit que si sa mère n'a pas appris à bien parler le français, c'est pour ne pas répondre aux demandes embarrassantes.

Un jour pourtant, Camille a imaginé que Thi Vien s'apprêtait à lui parler, c'était quelques années avant sa

mort, le jour de l'anniversaire de sa fille. Thi Vien l'avait regardée fixement, s'était inquiétée de ses projets, lui avait demandé comment elle allait. Camille n'osait plus bouger ni dire un mot, elle n'était plus qu'écoute. Contractée, sans la regarder, elle attendait figée pour ne pas arrêter l'élan qu'elle percevait. Thi Vien avait commencé à aborder les années vietnamiennes, puis brutalement avait renoncé. Elle ne savait plus quoi dire ni comment le faire. Elles s'étaient enfermées dans un silence, leur silence familial.

Des larmes d'impuissance étaient venues à la place des mots, conscientes l'une et l'autre du mur qui les séparait. Elles n'ont plus la même langue. Elles n'en parlent pas pourtant, l'invisible père est en permanence entre elles. À une bien étrange place. Elles sont à égalité, la différence de génération semble avoir sauté. Elles ne savent plus rien de l'homme, rien.

Camille n'a jamais su dire à sa mère la difficulté à se construire sur du vide, à se réinventer sur un imaginaire, à exprimer les hypothèses qu'elle a échafaudées. Elle aurait voulu lui parler de la béance qu'elle sent en elle, toujours. Elle est une métisse, au physique à peine vietnamien. Elle demeure dans le pays où elle est considérée comme blanche. Son apparence, son mari, ses enfants, ses petits-enfants, tout le monde est blanc.

Sauf sa mère.

Thi Vien est belle, digne, délicate, autoritaire. Elle allie la douceur et la fermeté. Son éducation a été traditionnelle et austère. Camille la craint un peu. Sa mère n'a jamais su dire l'intime. Elle a laissé sa fille partir du Vietnam, elle a elle-même quitté sa ville, son pays, sa famille. Elle ne peut plus, elle ne veut plus parler de ça. Il n'y a rien à dire. Elle se tait, elle a promis de se taire.

Aux fantômes du Vietnam elle préfère le présent. Elle est bouddhiste par tradition, mais ne fréquente pas les pagodes, n'observe pas les rites. Jusqu'au bout, elle s'est occupée

avec attention et soin de l'autel des ancêtres. Respect, devoir à l'égard des défunts de la famille. L'autel a toujours eu la meilleure place dans la maison.

Thi Vien est devenue une vieille femme au cœur vidé de toute passion immodérée. Avant sa mort, elle a tendu une main tremblante à sa fille, une main toute maigre et ridée, légère. Camille l'a prise dans les siennes, l'a caressée. Très doucement. Elles savaient toutes les deux qu'un homme les séparait. Et les unissait.

Camille aurait voulu parler de ce qu'elle pense être un souvenir. Celui qu'elle appelle «le bal du colonel». Le seul échappé à l'amnésie. Tout le reste s'est effacé, est indisponible, elle n'en trouve plus l'accès. Le bal a-t-il été préservé, conservé? Il fait écran à l'avant, à l'après, lorsqu'elle convoque son passé, c'est lui qui s'impose.

Elle se bat avec ces images, tente de refermer la brèche, à peur de ce qui pourrait resurgir, mais ne peut s'empêcher. L'oubli est le signe de ce qu'il lui a fallu mettre en place comme défense pour ne pas être submergée par les émotions liées à l'abandon, ou au rejet.

Donne-moi le nom que je cherche, dis-moi si j'invente, réclame-t-elle à Thi Vien tout bas, sachant que la vérité sera évacuée avec la mort. Elle voulait crier : Reste avec moi, dis-moi qui est cet homme au plus profond de ma chair.

Qui est le père de sa pré-histoire?

Thi Vien a parlé en vietnamien. Pas besoin de comprendre les mots, Camille entend dans la voix usée de sa mère tout ce qui l'a meurtrie, brisée, tout ce qu'elle a aimé, tout ce dont elle a souffert.

Camille s'est levée, s'approche du miroir. Depuis toujours elle se regarde dans toutes les glaces devant lesquelles elle passe, elle les interroge. Son passé peut-il être oublié? Il se manifeste imperceptiblement dans son corps, l'inoubliable apparaît dans sa façon de parler, dans son visage. Elle s'arrête sur ses cheveux, brillants, elle les a tour à tour

aimés, mis en valeur, ou rejetés, décolorés, permanentés, coupés, maltraités. Elle scrute ses traits, la forme de ses yeux. À partir de ce qu'elle voit, elle trie, ce qui appartient à sa mère et ce qu'elle invente du père. Mélange explosif d'ambivalence. Être un ou deux ?

Tous les indices sont supports à représentation.

Un jour, sa tante lui a rapporté un souvenir : elles se promenaient, Thi Vien et elle, dans les rues de Nice. C'était une journée ensoleillée, douce. Elles discutaient de choses badines, riaient. Un homme, un militaire, a surgi face à elles, il marchait rapidement.

– Ta mère s'est figée, elle a juste dit : « C'est lui. »

Le silence s'était installé et la tante a ajouté :

– C'était ton père. Il était tout seul, il ne s'est pas arrêté. Je ne sais pas s'il a reconnu ta mère. Thi Vien a baissé les yeux, n'a plus parlé, n'a plus ri. La surprise, la honte.

Depuis Camille aime la côte d'Azur, séjourne souvent à Nice. Elle connaît parfaitement la ville, en toute saison, sous toutes les lumières. Elle l'a adoptée, la cité s'est soudée à sa vie intérieure, elle a cimenté son histoire. Parfois elle s'assied sur un banc le long de la mer et regarde les hommes qui passent. Ce souffle de vie qui l'habite depuis toujours, elle le sent mieux là. Les minuscules lambeaux oubliés, les sourdes pensées inexprimées pourraient à Nice avoir une consistance. À Nice, oui.

Les archives 2

Les premiers corps expéditionnaires ont été décimés par les épidémies, plus que par la résistance annamite ! Alors c'est pour ça qu'une maison, une femme qui vous soigne, c'était une garantie de bonne santé.

– Et les enfants ?

– On conseillait de ne pas en avoir. Ou de ne pas les reconnaître. Une complication.

DOMINIQUE ROLLAND, *De sang mêlé*, Elytis, 2006.

À peine Camille partie, l'adjudant-chef se met au travail.

Il résume : le grade montre que le père supposé est un officier supérieur, l'affectation est le 72^e bataillon colonial du génie, les faits se sont déroulés en Indochine, à Hué, dans le centre de l'Annam.

Il consulte les états de service de la direction générale du génie, cherche les officiers susceptibles d'avoir été présents dans le secteur autour de 1947. Il compulse les identités, les services et les positions de ceux qui retiennent son attention, les écoles, les missions, les campagnes. Regarde les permissions, les situations familiales. Il va voir du côté du journal de marche et des opérations des secteurs. Celui de Hué lui est précieux.

Il avance vite, il ignore d'où lui vient l'urgence qu'il ressent. Il sait seulement qu'il y a des moments où il faut dire oui. Déjà quatre noms sont possibles. Il compare les fonctions, les dates de séjours en Indochine. Au fil de ses lectures, le père prend peu à peu corps.

Il suppose. Il hésite entre deux noms.

Poursuivre des ombres, c'est son plaisir.

L'adjudant-chef a été un enfant solitaire, entouré de livres

d'histoire, de romans. Ses préférés sont ceux qui troublent, interrogent, exaltent. C'est pourquoi les enquêtes le fascinent. Depuis tout petit, il rêve d'être militaire ou historien sans que ce soit une tradition familiale. Il a été moniteur d'escrime, puis dans les chars d'assaut, plongeur, instructeur de conduite. Complètement atypique, sa grande sociabilité, sa curiosité des autres, son côté pédagogue, son désir de partage des connaissances, tout cela l'a amené au fil des années à demander sa mutation au service des archives de l'armée. Il occupe aujourd'hui un poste qui n'a pas de nom, qui n'existe officiellement pas. Il fait de l'archéologie militaire, il est maintenant indispensable et incontournable pour qui veut travailler sur un thème touchant au passé et à l'armée. Il aide les universitaires, les romanciers, les auteurs de bandes dessinées, les metteurs en scène de théâtre, de télévision ou de cinéma, les journalistes et tous ceux à la recherche d'un ancêtre. Il déniche des musiques, des couleurs, des photos, des films, des livres, des images. Il a déjà retrouvé plusieurs pères...

Cette fois, l'idée d'aller voir du côté de l'Indochine l'intéresse.

Il a besoin d'approfondir les éléments trouvés. Il se rappelle que cette dame, Camille, lui a parlé de son vieil oncle Van Han, le seul survivant de l'époque de Hué, le seul à avoir connu le militaire qui l'intéresse. L'oncle, moins affecté par le secret, pourrait jouer un rôle important.

Il téléphone à Camille.

En l'entendant, elle devient blême.

– Bonjour, madame, pourriez-vous venir lundi avec votre oncle?

– Vous savez qui est mon père? arrive-t-elle à prononcer.

– Non, pas encore, mais j'aimerais préciser certains points, vous m'avez dit que votre oncle était actuellement en France. Son témoignage serait précieux.

– Oui, il est là pour quelques semaines, je viens avec lui lundi.

Le cœur de Camille bat de plus en plus vite. Lundi paraît être dans des siècles.

Immédiatement, elle appelle Van Han. Sa voix tremble, son élocution est trop rapide, elle oublie que Van Han parle très mal le français. Le vieux monsieur finit par comprendre vaguement ce qu'elle attend de lui. Il saisit parfaitement que le moment est capital pour sa nièce.

Van Han est le frère de Thi Vien, le petit frère. Thi Vien était l'aînée d'une famille de onze enfants, Van Han est le dernier. Elle s'est beaucoup occupée de lui enfant, même lorsque ses parents l'ont rejetée au moment où elle a été enceinte de Camille. Elle a alors quitté le palais impérial pour s'installer dans la ville blanche de Hué, mais Van Han venait régulièrement la retrouver là où elle vivait.

Il avait onze ou douze ans à la naissance de Camille, il en a soixante-dix-huit aujourd'hui.

Souvenirs vagues, flous, anciens. Van Han se sent porteur d'une mission importante, il serait temps de lever la chape de plomb qui pèse sur cette époque. Il se rappelle la sévérité de leur famille. Une de leurs sœurs était tombée amoureuse d'un fils de l'empereur, malheureusement il n'était pas légitime. Le grand-père a seulement dit : « Il n'y a jamais eu de bâtard chez nous, il n'y en aura jamais. »

Camille, il le sait, est fatiguée de chercher, ce sera sa dernière tentative.

Depuis qu'elle a rencontré l'adjudant-chef, elle passe de l'exaltation à l'inquiétude.

Le lundi, comme prévu, Camille et Van Han se présentent au militaire en faction. Le vieil homme vêtu d'un costume sombre s'appuie au bras de sa nièce habillée élégamment. C'est comme s'ils se rendaient à une commémoration solennelle.

L'adjudant-chef Bastillac arrive. C'est quelqu'un de décidé, il les précède et les emmène au pas de charge. Cette fois, il les reçoit dans son bureau.

Bastillac les installe face à la fenêtre parmi les dossiers. Lui s'assied à sa table de travail, il disparaît presque derrière une pile de papiers, d'objets divers. La lumière derrière lui éclaire seulement cet étrange couple.

Le vieil oncle fait appel à sa mémoire la plus ancienne, sa nièce et l'adjudant-chef le pressent de remonter le temps. Depuis l'appel téléphonique de Camille, il ne cesse de tenter de mettre en ordre ses souvenirs. Plus il fait des efforts pour fouiller ses pensées, plus tout se mélange, se confond. Il a l'impression d'être l'otage d'un oubli intégral. Seule la guerre est présente. Il voudrait bien, lui aussi, que l'adjudant-chef lui restitue son passé.

Le militaire le sollicite encore :

– Racontez-moi ce que vous savez.

Par bouts de phrases, Van Han évoque la guerre d'Indochine, sa sœur Thi Vien, le bébé. Il allume une cigarette, l'adjudant-chef ne pense même pas à lui dire que c'est interdit dans l'enceinte du bureau.

L'oncle parle, souvent en vietnamien, sa nièce le reprend. Il regarde fixement l'adjudant-chef par moments, comme si lui seul pouvait comprendre. Puis s'arrête. Dans sa tête il repart au Vietnam, reprend son discours, haché, change de langue, de voix aussi. Les yeux troublés par les ombres qu'il invoque, il a trop chaud, s'énerve.

Il dit :

– Le colonel habitait une jolie maison. À Hué.

L'adjudant-chef demande s'il se rappelle le nombre de galons sur les épaules.

– 3 ou 4...

– Quelle couleur?

– Dorés, avec un peu d'argent.

Il parle tout bas, il est bouleversé. Il ne sait plus.

À un moment, il pleure, essuie ses larmes avec ses doigts, prend une autre cigarette.

L'oncle est transporté dans sa ville natale, il désire aider

cette nièce qu'il aime depuis longtemps, mais c'est si loin et les questions de l'adjudant sont trop précises.

– Mais comment était-il physiquement, le père de Camille? insiste l'adjudant-chef.

Van Han fait un effort, il dit :

– C'était un grand monsieur, blond, costaud. Quand il arrivait près de moi, je baissais la tête. Il ne faisait que passer, comme une ombre. Il était toujours occupé, toujours pressé. Il venait régulièrement voir Thi Vien.

L'adjudant-chef sait que la mémoire n'est pas immobile, elle est vivante, à chaque fois réinventée par nos questions. Il se méfie de la description physique du présumé père. Il pense à quelqu'un de précis, mais celui-ci ne correspond pas tout à fait aux souvenirs de Van Han.

– Où habitait Thi Vien?

– Quand nos parents l'ont renvoyée du Palais impérial à cause de lui, il lui a acheté un café pour qu'elle puisse avoir des revenus.

L'oncle se revoit enfant, subjugué par la personnalité du colonel. Peut-être l'a-t-il mythifié, grand, galons, prestance, virilité. Plus il essaie de le revoir, plus son image se lézarde, s'efface, disparaît.

Il a porté à cet homme une vive admiration, l'avait considéré comme une sorte de père symbolique. Cet engouement s'était peu à peu dissous, il en avait finalement fait un personnage de légende sans beaucoup de consistance.

Non, il ne se rappelle pas son nom.

Pour Van Han, la seule question importante est celle que Camille a osé lui poser la veille au soir :

– Ont-ils été amoureux l'un de l'autre?

– Oui, a-t-il répondu sans hésiter. Plusieurs mois.

Mais pour lui, le bruit des souvenirs a le son des combats, pas celui de l'amour.

– Vous savez, tout a été terrible, la RC4, Cao Bang, Diên Biên Phu...

L'adjudant-chef l'interrompt, la guerre, il connaît.

De l'histoire du père, Van Han n'en dira pas plus aujourd'hui. L'oncle est épuisé. L'après-midi se prolonge encore un peu dans le bureau, ils sont tous enfoncés dans leurs pensées, plus personne ne parle. Ce n'est pas du silence, c'est une absence au présent, un excès de passé.

Dans le bureau des archives, brisé d'avoir revu ces scènes anciennes, ces proches aujourd'hui morts, le vieil homme s'efforce de se relever du fauteuil. Malgré sa grande fatigue, son visage a changé, il semble plus vivant, plus présent.

Sa nièce s'inquiète pour lui, peut-être a-t-elle tort de le mettre à contribution comme elle le fait. Tous les témoins de cette époque sont morts. Elle-même n'a jamais voyagé au Vietnam, alors que son mari a souvent proposé d'y aller. Pour y faire quoi? Elle ne pourrait pas être une touriste ni une Vietnamiennne, elle ne reconnaîtrait rien. Elle a peur de ce qu'elle pourrait éprouver.

L'adjudant-chef les raccompagne tous les deux à la porte du pavillon du roi. Il n'en saura pas davantage.

C'est la fin d'un après-midi de mai, les lumières sont moins intenses. Camille est angoissée. Elle ne sait pas en déceler le pourquoi. Pour l'instant, elle se préoccupe de son oncle.

Sur le pas de la porte, l'adjudant-chef dit :

– Appelez-moi la semaine prochaine, on verra...

Camille a peur, peur et envie qu'il le retrouve, ce père.

L'adjudant-chef Bastillac a son idée.

Le soleil décline lentement derrière le pavillon de la reine. Van Han et Camille se taisent, exténués. Ils se promènent un moment dans les allées du château de Vincennes, pour se concentrer, se rassembler.

Prendre le temps de penser.